Aga Khan III, *Selected Speeches and Writings of Sir Sultan Muhammad Shah.* Ed. by K.K. Aziz

London, Kegan Paul International, 1998.
16 × 24 cm, vol. I : 806 p., vol. II : 1541 p.

Ces deux volumes monumentaux ont été édités par un historien pakistanais qui a déjà signé de nombreux ouvrages. Pour la plupart, ce sont des compilations ou des ouvrages généraux sur l'histoire des Musulmans du sous-continent indo-pakistanais. Il faut cependant mentionner des ouvrages de réflexion sur l'enseignement de l'histoire au Pakistan. L'un d'eux a fait l'objet d'un compte-rendu publié ici même (1). L'enjeu de cette édition monumentale est de première importance : restituer une dimension méconnue d'un personnage public qui fit couler beaucoup d'encre des années 20 aux années 50, époque à laquelle il était établi en Europe. Cette dimension se décline sous deux aspects : l'homme politique, qui témoigne d'un intérêt réel pour le devenir de l'islam et des Musulmans du sous-continent, et l'homme religieux, qui « reconstruit » un islam à visage moderniste enraciné dans le Coran (2).

Le premier volume couvre la période qui va de 1902 à 1927. Le second couvre celle qui s'étend de 1928 à 1955. Il se termine par des notes biographiques (64 p.) qui donnent des informations sur les personnages mentionnés et ils sont nombreux ! On y trouve des personnages comme Marx ou Lénine. La bibliographie est limitée à 16 pages et l'index fait 44 pages. La préface est suivie d'une introduction de près de 200 pages, sur laquelle je reviendrai.

Bien que la publication se présente comme une sélection de discours et d'écrits, quelques références importantes sont absentes, comme le petit livre que Sultan Muhammad Shah Agha Khan publia en français avec la collaboration de Zaki Ali à Genève en 1945, sous le titre *L'Europe et l'Islam*. En outre, peut-être eut-il fallu ajouter une précision dans le titre. Cette édition ne contient en effet que les écrits et discours publics de l'Agha Khan. Une catégorie importante est totalement absente de cette édition : les *farmān*s ou dits sacrés de celui qui fut avant toute autre chose, de son propre aveu, l'imam des chiites ismaéliens nizarites (3). L'éditeur ne dit mot de ces *farmān*s réservés aux Ismaéliens āghā khānis.

Il faut revenir sur l'importante introduction. Après une brève relation de la vie et de la famille (19 p.) de Sultan Muhammad Shah Agha Khan, l'auteur situe le contexte historique (24 p.), décrit l'homme d'État (34 p.), le conciliateur (6 p.), les valeurs démocratiques (6 p.), les idéaux éducatifs (14 p.), les réformes sociales (8 p.), le modernisme islamique (16 p.), le monde de l'islam (18 p.), l'Empire (18 p.), l'homme (9 p.), les réalisations et l'héritage (23 p.). K.K Aziz profite de cette opportunité pour mettre à mal une caricature très répandue de l'Agha Khan. Lorsqu'il aborde les relations que ce dernier entretint avec l'empire britannique des Indes, il insiste justement sur deux points. D'une part, l'Agha Khan n'a pas été ce loyaliste aveugle qu'on a souvent présenté. Son regard a souvent été critique surtout, comme en témoignent plusieurs articles qu'il publia dans *The Times*, après 1930. D'autre part, K.K. Aziz rappelle que la majorité des réformistes « modernisants » était loyalistes.

Cette vision loyaliste, que l'auteur illustre abondamment par des citations de Sayyid Ahmad Khan, était néanmoins celle de la vieille génération. L'Agha Khan a lui-même écrit qu'il avait toujours appartenu, et ce dès son plus jeune âge, à une génération de politiciens à « l'ancienne mode ». K.K. Aziz signale l'affection que l'Agha Khan éprouvait pour la Turquie ottomane (p. 130) sans préciser qu'il fournit malgré lui le prétexte pour la suppression du califat. Il faut par conséquent nuancer l'engouement dont fait preuve K.K Aziz, engouement qui frise parfois l'apologétique, en particulier lorsqu'il loue les « valeurs démocratiques » défendues par Sultan Muhammad Shah Agha Khan. Ce préjugé favorable nuit par ailleurs à l'approche d'autres thèmes, que ce soit celui de la condition féminine ou de l'avenir de l'empire des Indes. Deux faits centraux sont à mon sens insuffisamment pris en compte dans l'approche globale de K.K. Aziz : l'éclectisme – plutôt dans l'acceptation anglaise du terme, pour éviter le français « opportunisme » qui est par trop péjoratif – basé sur un très grand pragmatisme, et la condition d'imam.

J'ai déjà signalé que les dits imamiens étaient passés sous silence. On ne peut pour autant ignorer le fait que l'Agha Khan ait été le guide divin des chiites ismaéliens nizarites. L'indianiste Françoise Mallison écrit qu'il est « considéré comme une parfaite incarnation de Dieu » (4). La grande majorité de ces derniers sont les Khojahs, issus de Panjabis, Sindhis ou Gujaratis qui étaient des Hindous appartenant à des castes très diverses. À l'époque de Sultan Muhammad Shah Agha Khan, le rituel et la littérature religieuse de ces Khojahs étaient encore très marqués par leur origine hindoue. En outre, les Ismaéliens étaient considérés par les Musulmans extrémistes, sunnites ou chiites, comme des hérétiques. Aujourd'hui encore, certains fondamentalistes du Pakistan réclament qu'ils soient exclus de l'*umma*. En conséquence, il n'est pas possible d'analyser les écrits et les discours de l'Agha Khan sans les situer dans cette

(1) Cf. *Bulletin critique*, nº 13, p. 188-192.

(2) Pour une analyse, Cf. Michel Boivin, *La rénovation du* shi'isme *ismaélien en Inde et au Pakistan – d'après les écrits et les discours de Ṣulṭān Muḥammad Shāh Āghā Khān (1902-1954)*, Londres, Curzon Press, 2000.

(3) Ces dits sacrés de l'imam ont été publiés par ses fidèles. Pour un aperçu, cf. Michel Boivin, *Les Ismaéliens. Des communautés d'Asie du sud entre islamisation et indianisation*, Türnhout, Brepols, 1998, p. 100-105. Pour ceux de son successeur Shāh Karim al-Ḥusayni, Cf. *Bulletin critique*, nº 11, p. 75-77.

(4) F. Mallison, « Les chants garabi de Pir Shams » dans F. Mallison (éd.), *Littératures médiévales de l'Inde du nord*, Paris, EFEO, 1991, p. 120.

BCAI 17 (2001) Aga Khan III : Selected Speeches and Writings of Sir Sultan Muhammad Shah. Ed. by K.K. Aziz, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

double perspective. K.K. Aziz se fourvoie lorsqu'il signale non sans admiration que l'Agha Khan ne prononça pas un seul mot, ou ne fit pas un seul geste qui aurait indiquer sa « connexion » (*sic*) ismaélienne (p. 122), lors des Round Table Conferences, en 1930-31-32. Cela n'était guère dans son intérêt : sa légitimité comme représentant des Musulmans indiens était déjà très contestée, du fait que beaucoup ne voyait en lui que le chef d'une petite secte hétérodoxe.

K.K. Aziz passe sous silence certaines conceptions pour le moins fantaisistes que défendit l'Agha Khan : sa vision de l'Afrique orientale pour laquelle il prédisait un développement comparable aux États-Unis d'ici l'an 2000, la création d'une gigantesque confédération regroupant toutes les colonies britanniques de l'Asie, l'un des pionniers de l'idée du Pakistan... Je ne peux reprendre ici toutes ces questions. K.K. Aziz signale que pour la confédération asiatique, l'Agha Khan prenait comme modèle l'empire allemand d'avant 1918 (p. 55) : quel symbole de la démocratie ! Dans le même ouvrage qu'il publia en 1918, l'Agha Khan fit référence à la constitution d'une grande province qu'il nomma la Province de l'Indus, regroupant le Sindh, le Baloutchistan et la NWFP, avec Quetta comme capitale (p. 53)...

Au sujet de la contribution de l'Agha Khan à la construction du Pakistan, K.K. Aziz le présente comme le promoteur de l'harmonie entre Hindous et Musulmans (p. 50-51) après avoir fait du Pakistan « le foyer de ses rêves » (p. 18). Qu'en est-il en fait ? C'est ici que l'éclectisme de l'Agha Khan apparaît le mieux. Il faut rappeler au préalable que la constitution d'une province ou d'un groupe de provinces pour les Musulmans au sein de l'empire des Indes, ainsi que la création d'un groupe pour défendre leurs intérêts, étaient des idées qui remontaient au XIX^e siècle. On ne peut en aucun cas considérer que l'Agha Khan en soit l'auteur, contrairement à ce qu'ont laissé entendre la plupart de ses biographes.

Si l'Agha Khan chercha à sauvegarder les intérêts des Musulmans parallèlement à son discours sur l'harmonie communautaire, il ne fut jamais partisan de la création d'un État musulman séparé, tel que le fut le Pakistan en 1947. Cet État qu'il appela tardivement, en 1950 (et à Karachi) *the greatest child of Islam* (p. 124), avait auparavant reçu le qualificatif de *amputation*. Il faut par ailleurs prendre avec circonspection ses mémoires qui furent publiées en 1954. L'Agha Khan réécrit l'histoire à plusieurs reprises. Un exemple est significatif : lorsqu'il relate la rencontre de la délégation de Musulmans qu'il dirigea avec le vice-roi Lord Minto à Simla, il écrit dans ses mémoires que les Musulmans furent désignés comme une « nation », alors que le document original porte « communauté distincte ». Cela n'empêche que pour K.K. Aziz, l'Agha Khan fut un des précurseurs de la théorie des deux nations (p. 176).

Enfin, le point de vue de K.K. Aziz est difficile à comprendre vis à vis de ce qui fut sans doute le combat le plus incompréhensible de l'Agha Khan : l'adoption de l'arabe comme langue officielle du Pakistan. K.K. Aziz n'hésite pas à écrire que ses arguments contre l'ourdou étaient « novel, cogent and powerful » (p. 145). L'auteur ne souffle mot du fait que ce brûlot lancé dans une assemblée à Karachi en 1951 contraignit l'Agha Khan à quitter précipitamment le pays, compte tenu du tollé qu'il avait déclenché dans la cité des Muhajirs ourdophones. Son principal argument était d'affirmer que l'ourdou était la langue du déclin et de la chute des Musulmans dans le sous-continent (p. 146). K.K. Aziz est convaincu que si la proposition de l'Agha Khan avait été adoptée, le désastre du Pakistan oriental aurait été évité, le nationalisme sindhi jugulé, et le chaos du système éducatif évité (p. 148).

Les vingt dernières pages de l'introduction sont consacrées à l'imam actuel, Shah Karim al-Husayni. Elles constituent une longue énumération de toutes les fondations créées par le successeur de Sultan Muhammad Shah [(5)]. Puis suivent les quelque 1300 pages de discours et d'écrits sélectionnés. On imagine combien, en matière politique surtout, la « pensée » qui en ressort peut-être touffue. K.K. Aziz a exhumé un grand nombre de discours administratifs, que l'Agha khan prononça sur le vif lorsqu'il était membre de commissions ou d'assemblées de l'Inde britannique. Ils mériteraient sans aucun doute une analyse circonstanciée permettant de donner forme à une biographie politique de l'Agha Khan qui fait encore défaut. L'intérêt premier de cette masse est cependant ailleurs. L'Agha Khan a cherché à renforcer un humanisme islamique qui tendrait vers l'élaboration d'une modernité universelle. Pour cela, il a puisé dans les sources scripturaires de l'islam non pas en tant que théologien, mais en tant qu'imam. C'est là que se situe certainement la contribution essentielle de l'Agha Khan à la réflexion sur l'islam et la modernité.

Michel Boivin
CNRS

(5) L'auteur ne signale pas deux livres récents qui lui ont été consacrés ; A. Thobani, *Islam's Quiet Revolutionary : the Story of Aga Khan IV*, New York, 1993 et Paul J. Kaiser, *The Transnationalism and Civil Society : Aga Khan Social Service Initiatives in Tanzania*, Wesport (Connecticut), 1996.

BCAI 17 (2001) Aga Khan III : Selected Speeches and Writings of Sir Sultan Muhammad Shah. Ed. by K.K. Aziz, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net